

Naomi

The lovers' killer

Le bruit sourd de mes pas résonne dans la rue sombre. J'ai peur. Pas peur comme un enfant a peur du noir, non ! J'ai peur, mais de cette terreur froide, celle qui vous prend aux tripes, qui vous glace le sang, vous tétanise les membres, comme si le mal plantait son regard incandescent dans le vôtre.

Je le sais, elle est là, quelque part, tapie dans l'ombre. Je le sens : elle m'observe, bien cachée dans l'entrée sombre d'un des immeubles qui entourent cette rue mal famée.

Ma main crispée sur mon vieux Glock 28, mon front ruisselant de sueur, je progresse lentement dans la ruelle peu éclairée. Soudain, je la vois. Elle est là, devant moi, les mains sur les hanches, son regard planté dans le mien. Et, à l'apparition de ce visage si familier, à quelques mètres seulement de moi, mon corps se fige, mon cœur s'arrête un instant de battre. Elle ouvre la bouche et sa voix, d'habitude si douce, se fait tranchante et dure comme de l'acier :

- Je vais te tuer. Mais tu le savais déjà avant de venir, n'est-ce pas ?

Je réponds, d'une voix brisée par l'émotion :

- Oui. Oui, repris-je dans un murmure, mais tu seras toujours la seule femme que j'aime. Et ça, même si...

- Même si je te tue ? Railla-t-elle. Tant mieux, alors. Parce que...

Elle s'approche doucement de moi.

- Tu...

Chacun de ses pas vers moi me frappe d'horreur.

- Va...

Elle me terrifie. Oui, je l'avoue, je suis terrorisé par cette femme, avec qui j'ai pourtant partagé trois mois de ma vie.

- Mourir.

Ce dernier mot est comme un électrochoc. Il y a encore cinq minutes, j'espérais me tromper : elle ne pouvait pas être comme ça ! Maintenant, je me refais le film des mois passés et je vois enfin clair dans son jeu. Je la vois telle qu'elle est réellement, sans son masque d'adorable petite

bonne femme. Cette personne inconnue me toise de haut en bas. Elle sort son arme. Le sourire aux lèvres, elle tend son bras. Et tire. Je vois l'action au ralenti. Je peux voir l'impact de la balle dans ma poitrine, comme si j'étais spectateur de ma mise à mort.

Et moi qui pensais que la mort d'un homme était toujours une libération, qu'elle était toujours paisible, comme un long sommeil doux et reposant. Mais la réalité me frappe de plein fouet : la mort n'est ni une délivrance, ni douce. C'est un mal, un mal infernal qui détruit tout sur son passage. La douleur commence à ma blessure puis se répand dans tout mon corps. Ce poison qu'est la douleur annihile mes sens, tant et si bien que je ne vois ni n'entends plus rien. Le monde qui m'entoure est maintenant fait d'ombre et de silence. J'arrive malgré tout à percevoir une odeur de cannelle et de citron. C'est sa signature. Une odeur particulière, que je reconnaîtrais entre mille. Cette odeur s'insinue dans mes narines et réveille en moi des souvenirs chaleureux, empreints d'amour et de gentillesse, de bonheur et d'honnêteté. Je tente de me persuader que tout cela était faux... en vain. « Je veux mourir avec tous ces souvenirs heureux ! » crie une petite voix au fond de moi. Alors, malgré la douleur qui m'anesthésie désormais, je me laisse tomber au sol et sombre. Je ne vois plus rien. Je ne sens plus rien. Je n'entends plus rien. Tout est fini, même la douleur s'est échappée.

Le réveil me vrille les tympans. Je me réveille péniblement et regarde l'heure. Quoi ?! Déjà 5:30 ?! Mais pourquoi ce fichu réveil n'a-t-il pas sonné plus tôt ? Je sors de mon lit en vitesse et cherche des vêtements à me mettre. Je sors de ma chambre en jean et en T-shirt. Je me coiffe en vitesse, embrasse ma mère, à moitié endormie et vais rejoindre mon père dans la cuisine. Arrivée là-bas, je ne vois personne. Bizarre, il ne commence pas aussi tôt, d'habitude ! « Bah ! Pensé-je, on doit l'avoir averti d'une nouvelle enquête. J'irai le voir ce soir. »

Ma journée au lycée passe lentement, mais la perspective d'aider mon père sur une enquête fait passer le temps plus vite. Je me demande déjà sur quoi l'enquête va porter :

- un cambriolage ? Non, mon père n'aurait jamais chamboulé son emploi du temps pour si peu.
- des suicides en séries, alors ? Ah, voilà qui aurait pu être intéressant. Mais non, mon père ne traite pas les suicides.
- bon... un meurtre en chambre close ? Mais oui mais c'est bien sûr ! Comment ai-je pu ne pas y penser plus tôt ? Mon père est friand de ce genre d'enquêtes. C'en devient presque effrayant, parfois ! Il me parle souvent de l'excitation qu'il ressent lorsqu'il arrive sur une scène de crime. Personnellement, je ne ressens rien d'autre que du dégoût à la vue d'un cadavre. Je suppose que c'est ce que toute personne « normale » ressentirait, mais j'éprouve comme de la honte à être différente de mon père. Je sais qu'il n'y a aucune honte à être dégoûtée par un corps sanglant, presque à moitié déchiqueté par une quelconque bête sauvage dans la forêt, mais cette sensation est si différente de celle que je ressens lors de l'investigation qui suivra ce meurtre déguisé en accident ! La sonnerie de

fin des cours me tire de mes pensées obscures. Je me dirige comme une somnambule vers la station de tram, m'engouffre dans un wagon et valide mon ticket. Ce trajet anodin fait désormais parti de mon train-train quotidien. Mais ce soir, je trouve ce trajet particulièrement long. J'essaie de comprendre pourquoi, cherche ce qui aurait pu m'échapper. Et je tombe sur un détail frappant : mon père ne m'a toujours pas passé son coup de fil de routine ! Je veux bien qu'il soit passionné par son enquête, mais de là à en oublier l'heure... ce n'était pas possible ! Il a toujours ses yeux rivés sur sa montre, comme si sa vie en dépendait. Mais peut-être était-ce le cas ? Peut-être était-il... « Non non non ! Fait la petite voix dans ma tête. Mon père est bien trop malin pour se faire... ». Le dernier mot me traverse l'esprit mais je le repousse aussitôt.

« La petite voix a raison, me dis-je. Et puis, mon père a sûrement mille et une raisons de m'avoir oubliée. » Et c'est sur cette évidence que je range mon téléphone portable, pas tout à fait rassurée pour autant. Lorsque j'entends enfin le nom de ma station, courir voir mon père me démange. Je souffre de son absence, et quand bien même elle serait parfaitement justifiée, je la lui ferai payer. Sur ce, je me dirige, décidée, vers la maison de mon père chéri. Arrivée là-bas, je sors ma clef et ouvre la porte. C'est à ce moment-là que les choses dérapent. J'ai l'ouïe très fine et peux entendre un son produit à plusieurs dizaines de mètres de moi. Et ce que j'entends me terrifie. Une voix de femme. Dans l'appartement de mon père. Ce même père qui ne laissera jamais personne entrer dans son chez-lui, même pas sa petite amie. Moi seule ai l'autorisation d'entrer et je suis la seule à posséder la clef de ce lieu. Pourtant, c'est bien une voix de femme que j'entends là. J'entre silencieusement dans le hall d'entrée, avance à pas de loup jusqu'au salon. Là, je me penche vers la cheminée. Je sais qu'au fond de cette cavité se trouve son arme de service. Je tâte le fond puis la trouve. Le métal est lisse et froid sous ma main. Je m'empare du revolver et me dirige vers la chambre, d'où j'entends encore la voix de la femme. C'est à ce moment-là que je l'identifie. C'est Rosa, une collègue de mon père ! Comment a-t-elle osé ? ! Cet endroit n'appartient à personne d'autre qu'à mon père et moi ! Revolver à la main, je m'approche doucement de la chambre. Je colle mon oreille à la porte et me permet d'écouter sa conversation téléphonique, car je sais qu'elle est seule.

- Il faut prendre la meilleure décision pour elle, Ellie, pas pour nous, dit-elle avec un ton de reproche.

Un grand silence, l'interlocuteur doit être en train de répondre.

- Je veux bien te croire, mais mets-toi à ma place ! Comment suis-je censée lui apprendre que son père adoré, avec qui elle a passé toute sa vie, est mort !

Mort ! Tout mon corps chancelle. Mes jambes, déjà tremblantes, ne réussissent plus à me porter. Je m'écroule au sol et fond en larmes. Non, mon père n'est pas mort, c'est impossible ! Mes sanglots parviennent jusqu'aux oreilles de Rosa. Cette dernière sort de la chambre et m'aperçoit, renflant et

hoquetant sur le sol. Et là, je ne sais pas ce qui me pousse, peut-être bien la colère et la peur, la tristesse et le désespoir, je ne sais pas ce qui me pousse à lever mon arme droit sur elle. Je crois que je deviens folle. Je n'ai plus le contrôle, seule ma détresse commande à mon corps de lui tirer dessus. Je plante ma main gauche dans le sol, vise la tête et... me stoppe juste à temps. Rosa s'approche de moi, et, sans mot, me prend dans ses bras.

Elle m'emmène ensuite au Bureau, où je suis attendue par Ellie, le jeune homme avec qui Rosa parlait au téléphone. Il m'installe dans la salle de pause et sort avec Rosa. Je ne peux m'empêcher de les écouter, c'est comme ça, je suis curieuse.

- Elle ne sait pas ? gronde Ellie.

- Mais enfin, répond timidement Rosa, tu as bien vu comment elle a réagi à la mort de son père... imagine sa réaction si on lui annonçait que sa mère est peut-être responsable ?

Je suis d'abord choquée par le discours que je viens d'entendre, mais je me calme en me disant que c'est souvent le mari ou la femme le ou la coupable. Je me reconcentre et écoute la suite.

- Peut-être ! se met à crier Ellie. Mais toutes les preuves concordent ! Sa mère est devant un jury en ce moment-même et elle n'en sait rien. Espèce de...

Je cesse d'écouter la discussion dès lors que j'apprends que ma mère est la coupable. Non ! Pas ma mère, c'est impossible ! Elle est tout ce qu'il me reste ! Je n'ai plus qu'elle au monde ! Ô destinée, pourquoi me punis-tu ? Qu'ai-je donc fait de si mal dans ma vie ? Tu m'as pris mon père, et voilà que tu m'enlèves la dernière carte du château. La seule carte qui tenait encore debout. Tu as fait s'écrouler mon monde et c'est en vain que je tente de me raccrocher à un semblant de souvenir. La seule chose qu'il me reste, c'est ce meurtre dans lequel le coupable et la victime sont mes deux parents. Mon père, qui m'a élevée même avec toutes les enquêtes qu'il devait avoir, mon adorable petit papouet est mort. Et c'est ma mère, ma si sensible et gentille maman qui l'a tué.

Et là, prise d'une montée d'adrénaline, je me tourne vers le miroir, lève mon bras et brise la lisse pellicule de verre. Des morceaux du miroir brisé se loge sous ma peau. Je me regarde dans ce qu'il reste du miroir. Et je vois un reflet de la réalité. Je vois une jeune fille de seize ans brisée en mille morceaux par une action irraisonnée. C'est ce que je suis. Je souris à mon reflet, satisfaite, puis retourne tranquillement boire mon café. Rosa arrive, terrorisée, mais je la vois floue. Ses contours ne sont pas nets. Mais quelle est donc cette douleur ? Je ne l'ai pas ressentie lorsque j'ai frappé ce miroir. La douleur afflue en moi, coule dans mes veines. Et puis, tout s'arrête.

Je me réveille doucement dans un endroit inconnu. Je sens sur mon corps un drap et de la lumière, ce que je perçois à travers mes yeux fermés me suggère que je suis dans une chambre d'hôpital. Pourquoi ? Je ne sais pas. Puis soudain, la mémoire me revient. Le miroir, la rage qui m'a envahie puis la satisfaction que j'ai ressentie après coup, et enfin, la douleur. Je tente de me lever, de bouger les bras, les jambes. Mais mon corps est lourd, si lourd ! Toutes mes actions sont comme stoppées par un mur invisible. J'ai la bouche pâteuse, les poumons en feu. Chaque respiration est pour moi une vraie torture, chaque mouvement une épreuve insurmontable. Je me meurs, j'étouffe dans ce lieu.

Au prix d'un effort incommensurable, je parviens à ouvrir les yeux. Mes soupçons se confirment, je suis bien dans une chambre d'hôpital. Mais pour quelle raison est-ce que Rosa m'aurait amenée ici ?!

J'entends quelqu'un ouvrir la porte. Je tente de bouger la tête, mais mon corps refuse de m'obéir. Je ne peux qu'écouter, sentir et imaginer. De par la démarche et le parfum de mon visiteur, je parviens à m'en faire une vague image : c'est un homme, maigre, avec une démarche saccadée qui suggère une récente blessure à la jambe. Je cherche dans ma mémoire une personne correspondant à cette description, en espérant que ce ne soit pas un assassin. Je cherche, je cherche... jusqu'à finalement trouver un match . Ellie ! Bien sûr, j'aurais dû m'en douter ! J'espère qu'il pourra m'expliquer les raisons de mon geste... j'ouvre la bouche et tente de m'exprimer, mais je n'arrive qu'à prononcer deux mots d'une voix faible :

- Bonjour, Ellie.

- Bonjour, Junior, répond-il d'une voix qui se veut douce, mais qui reste impatiente.

Voyant que j'ai du mal à lui répondre, Ellie se passe une main dans les cheveux, avant de reprendre :

- Je sais bien que la mort de ton père est douloureuse, commença-t-il gravement, mais j'ai besoin de savoir si ta mère était avec toi ce soir-là.

Mes souvenirs reviennent par flashes étrangement réalistes. J'entends Rosa discuter au téléphone. D'un coup, je me mets à pleurer. Je tente de lui tirer dessus. M'arrête juste à temps. Je suis transférée au bureau de mon père. J'apprends que ma mère est une meurtrière. Je me lamente sur mon sort. Longtemps. Me relève. Et frappe. Le miroir, brisé. Rosa, floue. Et le vide.

Tout cela me revient si vite ! Ma respiration s'accélère, ma tension augmente. Une douleur indescriptible s'empare de moi. Mon cerveau explose de l'intérieur, et je ne ressens plus que la douleur, cette atrocité qui s'empare de mes membres, compresse mes poumons, m'empêche de respirer. Je suffoque, j'étouffe. Je tente de prévenir Ellie, mais je ne peux plus bouger. Tout mon corps est secoué de spasmes, mais je me bats toujours. Un médecin entre dans la salle. Je l'entends à peine, mais j'arrive à discerner trois mots avant de sombrer « urgence... épilepsie... jeune... ».

Je me réveille dans de bien meilleures conditions physiques. Mais je n'ai qu'une idée en tête : en savoir plus sur le meurtre de papa. J'arrache la perfusion de ma peau, et me précipite dehors. Je prends une blouse au passage et m'en couvre, puis me retrouve dans le couloir. Soudain, je m'arrête. Où suis-je censée aller ? La réponse me vient, évidente : le Bureau ! Mais comment sortir d'ici ? « J'ai ma petite idée là-dessus, commenta la petite voix dans ma tête. Pourquoi ne pas mettre en pratique ce que papa t'a appris ? » Mais bien sûr ! Je n'ai pas le droit de sortir d'ici. Mais si aucune des caméras de surveillance ne me voit, alors ce sera comme si j'étais restée bien sagement dans ma chambre. Je regarde autour de moi. Je peux voir cinq caméras. Toutes ont un angle mort, sauf la dernière. Je me faufile justement jusqu'à celle-ci, et j'attends. Une infirmière encombrée passe justement devant moi. Je me positionne à ses côtés et tente d'échapper au regard perçant de la caméra. Elle me regarde avec politesse, se demandant sans doute quel genre de maladie mentale m'a affectée pour que je devienne aussi collante. Mais ça m'est égal. Rien ne me fera plus souffrir, désormais. Je n'ai plus peur ni du ridicule, ni même de la mort. Seule importe l'emprisonnement de ma mère, cette meurtrière cruelle et sans pitié, cette criminelle sûrement déjà derrière les barreaux. Mais je dois en avoir le cœur net. Je sors du bâtiment et me dirige vers le poste de télévision le plus proche. J'avisé un magasin d'écran et regarde ce qu'on dit dehors.

- Relâchée...

- Relâchée par le juge Delansay...

- Cette présumée assassin s'est bien défendue...

- Cette affaire salit la réputation de maître Barry...

- Je tente d'interviewer Mlle Milley en ce moment-même...

- Il paraîtrait que sa jeune belle-fille est hospitalisée au moment où je vous parle...

Tous ces inconnus qui parlaient d'elle... Alors on l'avait relâchée ? Et au nom de quoi, hein ? AU NOM DE QUOI ?! Et tous ces gens autour de moi... qu'ont-ils fait pour l'empêcher ? Ma vision se trouble, mes pensées se mélangent jusqu'à ne plus former qu'un amas de lettres, de mots et de phrases désordonnées. Je sors du magasin, tout en claquant la porte avec une telle force que cette dernière se brise. Le propriétaire arrive. Il me lance un regard noir. Mais je m'en fiche. Il l'a bien mérité. Lui non plus n'a rien fait pour l'envoyer en prison !

- Et qu'avez-vous fait, hein ?! Qu'avez-vous fait ?! RIEN !!! me suis-je mise à crier. À cause de vous et de votre fainéantise, je suis obligée de passer le reste de ma vie enfermée avec une meurtrière ! Vous entendez, bande de s****s ?! UNE MEURTRIERE !!! Et moi, alors, dans tout ça ?! Quelqu'un y pense ?! Mais non, repris-je d'un ton accusateur, non... vous êtes tous de son côté, pas vrai ? Tous autant que vous êtes ! Vous la protégez ! Vous avez empêché son emprisonnement. JE VOUS DETESTE !!!! JE VOUS DETESTE TOUS !!!!!

De lourdes larmes de colère et de désespoir se mettent à couler sur mon visage. Je vois un policier au coin de la rue. Voyant le numéro de foire que j'étais devenue, il s'approche doucement et me tend la main. Que je prends et tords avec une grande facilité.

- N'ESSAYEZ PAS DE M'AMADOUER !!! JE SAIS TRES BIEN CE QUE VOUS AVEZ FAIT !!! N'ÊTES-VOUS PAS CENSES REPRESENTER LA LOI ET LA JUSTICE ?! EST-CE QUE VOUS VOUS RENDEZ COMPTE DE CE QUE VOUS M'AVEZ INFLIGE ?! JE VAIS MOURIR A CAUSE DE VOTRE INCOMPETENCE !!! ET VOUS AUREZ TOUS MA MORT SUR LA CONSCIENCE !!!

Et puis je me mets à fuir, à fuir loin de ce monde fait de corruption et de criminels malhonnêtes. Je cours à n'en plus pouvoir, j'épuise mes dernières forces dans l'espoir d'un miracle inespéré. Peut-être va-t-on m'envoyer dans une nouvelle maison, une nouvelle famille ? Je m'engage dans une ruelle peu fréquentée pour retrouver le peu de calme nécessaire à ma vie. Mais au fur et à mesure de ma progression, je me rends compte que je n'ai absolument aucune idée de l'endroit dans lequel je me trouve. J'ai depuis longtemps perdu mes repères, ainsi que ma lucidité. Le peu d'espoir qui me restait s'efface avec l'apparition d'un profond désarroi. S'ensuit un retour à la réalité. Une nouvelle famille ?! Et puis quoi encore?! On n'est plus chez les Bisounours, ma pauvre ! Arrête de divaguer ! Ce monde est pourri jusqu'à l'os, il n'aura aucune pitié ! Ni pour toi, ni pour ta misérable vie ! Alors trouve un travail et débrouille toi seule ! Ce discours me donne envie de me réveiller. Alors je chasse mes idées noires, je me relève et me dirige vers un fleuriste pour lui proposer mes services. C'est décidé. J'emprunterai un nouveau nom, je ferai même de la chirurgie si besoin, mais personne ne me reconnaîtra. Ainsi, ma mère ne me retrouvera jamais. Je m'engage, confiante, le sourire aux lèvres, dans la boutique.

Épilogue

- Bonjour ! dis-je en souriant à ma nouvelle cliente. Bienvenue dans ma boutique de roses ! Cela faisait maintenant dix ans que cette histoire était terminée. J'avais monté ma propre entreprise, et je vendais des roses dans la rue St-Pierre. J'étais sûre d'être introuvable et méconnaissable, mais j'avais néanmoins parfois l'horrible sentiment de me sentir observée.

- Puis-je vous aider ? demandai-je.

Elle se retourna lentement et un étrange sentiment de malaise s'empara de moi, comme si elle avait fait partie de mon ancienne vie. Elle me lança un regard noir, si perçant que je pourrais m'évanouir. Elle sort subitement un revolver de sa poche et en pose le canon entre mes deux yeux. Je sens le souffle de la mort arriver, j'ai peur.

- Oui, il me faudrait dix roses bien rouges, répondit ma mère.